



Agent X 27

Dishonored
de Josef von Sternberg

Fiche technique

USA - 1931 - 1h31
N. & B.

Réalisation et scénario :
Josef von Sternberg

Musique :
Les flots du Danube de
Ianovici (leitmotiv du film),
Sonate au clair de lune de
Beethoven, et Composition
originale de **Josef von
Sternberg**

Interprètes :

Marlène Dietrich
(X 27)

Victor McLaglen
(Lieutenant Kranau)

Lew Cody
(Colonel Kovrin)

Gustave von Seyffertitz
(Chef des services secrets
autrichiens)

Warner Oland
(Général von Hindau)

Barry Norton
(Le jeune lieutenant)



Marlène Dietrich (X 27)

Résumé

Résumé : Vienne pendant la Grande Guerre. Après avoir eu la preuve de son loyalisme et de sa détermination («Ni la mort ni la vie ne me font peur»), le chef des services secrets (Gustav von Seyffertitz) engage une jeune prostituée (Marlène Dietrich) rencontrée par hasard, pour remplir une mission périlleuse. On lui donne comme nom de code X 27. Ayant réussi cette première mission, X 27 est chargée de démasquer un agent des services secrets russes qui se fait passer pour le lieutenant Kranau de l'armée autrichienne (Victor McLaglen). Après quelques péripéties où Kranau réussit à échapper à X 27,

le faux lieutenant est arrêté à la frontière autrichienne. X 27 réalise alors qu'elle en est tombée amoureuse. Seule avec lui dans sa prison, elle le laisse s'emparer de son revolver et s'enfuir. Elle est alors accusée de trahison et condamnée à être fusillée. Le jeune lieutenant chargé d'exécuter la sentence (Barry Norton) refuse de donner l'ordre de tirer sur une femme. Mais un autre s'en chargera et X 27, après s'être remaquillée, mourra.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Il brille comme un diamant noir. Il est le plus beau et de tous les films de Sternberg et de tous ceux interprétés par Marlène. Car jamais Marlène ne fut à ce point insolente, détachée, souveraine. Car jamais metteur en scène n'osa, avec cette superbe, magnifier le genre feuilletonnesque.

Vienne, 1917. L'armée autrichienne essuie revers sur revers. Un traître fait partie de l'état-major. Le chef des services secrets engage la jeune veuve d'un capitaine (Marlène Dietrich), que la mort de son mari a réduite à la prostitution. Elle n'a plus rien à perdre, «*Ni la mort ni la vie ne me font peur*», dit-elle, et elle est prête à tout risquer pour son pays. «*Un pays qui se moque bien de vous*», lui avait pourtant dit, de façon prémonitoire, le chef des services secrets. Peu lui importe: elle devient l'agent X 27.

Après cette ouverture rapide, drôle, le film devient la succession des plus grands moments d'un invraisemblable feuilleton. Sans transition - sinon par les plus belles surimpressions de toute l'histoire du cinéma - se succèdent un bal masqué, la scène de séduction au cours de laquelle X 27 prouve la culpabilité du suspect, la découverte d'un espion russe (Victor McLaglen) dans une mystérieuse salle de jeu, la revanche de l'espion qui l'a suivie chez elle, l'invraisemblable exploit d'X 27 qui parvient, déguisée en paysanne russe, à s'infiltrer chez l'ennemi, comment elle est prise, comment elle s'échappe, comment enfin, par amour, elle favorisera la fuite de l'espion...

Mais rien ne nous semble invraisemblable. Par la beauté fulgurante des images de Sternberg, (qui expriment l'essence même de chaque situation), par l'interprétation prodigieuse de Marlène Dietrich, tout devient évident.

Chaque séquence est un tableau superbe dont Marlène est le centre, chaque fois différente, toujours éblouissante, chaque fois vêtue, coiffée différemment, toujours

superbe d'arrogance et d'ironie, d'orgueil et d'humour, de courage...

Car **Agent X27** (au titre original stupide ; Dishonored, imposé par la Paramount, en dépit des protestations de Sternberg) est un hymne au courage. X 27 sauve par amour un bellâtre qui ne le mérite même pas puisqu'il sait bien qu'elle va payer de sa vie la liberté qu'elle lui rend, mais elle ne se déshonore pas, elle ne trahit pas. Simplement, elle choisit la vie dans un monde de mort. Et elle mourra de telle façon que sa mort même est un défi à la mort.

La dernière séquence est inoubliable et on ne se lasse jamais de la revoir. X 27 va être fusillée. Et Marlène ajuste son chapeau en se mirant dans le sabre d'un jeune lieutenant.

Marlène refuse le bandeau noir et s'en sert pour essuyer les larmes du jeune homme. Celui-ci refuse alors de donner l'ordre de tirer et, tranquillement, Marlène profite de ce répit pour se remettre du rouge à lèvres et remonter son bas...

Le courage, oui, c'est bien ce mépris de la mort, ce goût du panache, cette indifférence - vraie ou feinte.

Claude-Marie Trémois
Télérama du 22 au 28 janvier 1983

La reprise d'**X 27** tourné en 1931 par Josef von Sternberg avec Marlène Dietrich invite à une nouvelle célébration du mythe.

Un jour de pluie, sur un pan de trottoir, deux jambes de femme stationnent, pieds campés dans des chaussures à talons hauts près d'un réverbère. L'un des bas a glissé, faisant une poche sur le genou. La femme remonte sa jupe et rajuste le bas. La caméra découvre, alors, Marlène Dietrich, une voilette sur le visage et drapée dans un manteau dont la garniture de fourrure ressemble au pelage d'un chien mouillé. Nous sommes à Vienne, en 1915. Veuve d'un officier mort au champ d'honneur, Marlène se prostitue pour survivre. C'est le début de **X 27**,

le deuxième film américain (après **Morocco**) qu'elle tourna, en 1931, sous la direction de Josef von Sternberg. Contre la volonté du cinéaste, la Paramount l'avait titré **Dishonored**.

Dans un film français des années 30, une telle situation - il y en eut - aurait paru «naturaliste», un peu graveleuse. On peut dire que la mise en scène de Sternberg donne une certaine dignité à cette apparition d'une bourgeoise tombée au trottoir. Mais aussi, tel est le mythe de Marlène que la fascination joue. D'autant que, dans le plan suivant, refusant l'émotion de badauds assistant au départ pour la morgue d'une autre prostituée qui vient de se suicider au gaz, la veuve du capitaine Koligrand déclare, avec une indifférence hautaine: «*Je n'ai pas peur de la mort, je n'ai pas peur de la vie.*»

Et si on en profitait, sans nier son pouvoir, sa présence, pour le laisser un peu de côté, ce mythe, pour voir où en était, à ce point de sa carrière de star hollywoodienne, une actrice nommée Marlène Dietrich jouant ici - sur un scénario imaginé par Sternberg, - une prostituée recrutée par les services secrets autrichiens, désignée sous le code X 27 et chargée de démasquer un officier russe, espion infiltré.

Marlène a encore les joues rondes, le nez retroussé, les hanches un peu larges de Lola-Lola, la chanteuse de **L'Ange bleu** dont elle retrouve les manières, le déshabillé et les mules ornées de cygnes, la façon de s'asseoir. La sophistication du maquillage n'a pas effacé le visage naturel, le corps épanoui n'a pas cédé, semble-t-il, aux cures d'amaigrissement. Mais, après deux films avec Sternberg, dont le premier, à Berlin, lui a permis de voler la vedette à l'énorme cabotin Emil Jannings, Marlène, actrice déjà expérimentée, a appris à se servir de son charme érotique en y ajoutant l'insolence.

Voyez-la marcher, dans les interminables couloirs du quartier général du service de renseignement viennois : elle porte haut

la tête, elle avance d'un pas assuré, solide, elle affirme, dans la composition de ce personnage qui va passer de la prostitution à «l'ignoble métier» d'espionne, l'énergie prussienne qu'elle tient de ses origines, de son éducation.

Marlène Dietrich emprunte ici aux conceptions de Sternberg ce qui peut lui permettre, dans la discipline des studios hollywoodiens, de réaliser sa personnalité. L'aigreur et la méchanceté dont Sternberg, dans ses mémoires, fit preuve à son égard, montre bien que «Pygmalion» eut affaire à forte partie. Le scénario d' *X 27* exige que l'espionne tombe amoureuse de celui qu'elle démasque et fait capturer.

Dans le jeu du plus rusé qu'elle mène avec Victor McLaglen, elle trouve en son partenaire (plus connu par ses rôles chez John Ford) une insolence égale à la sienne. Curieux duel où l'actrice, parfaitement consciente de ses possibilités, suit son propre chemin, se plie aux nécessités de la mise en scène pour mieux les dominer. Habillée par Travis Banton, un styliste remodelant la mode de 1915 sur celle de 1930, elle surgit, dans un bal masqué de la Saint-Sylvestre, coiffée d'un heaume, dégageant juste son sourire, et orné d'une immense crinière de cheval. Elle porte une robe noire et courte, à paillettes. Elle évoque ainsi les travestis masculins des opéras de Rossini : **Tancredi et Semiramis**. Elle accomplit les gestes de la séduction la plus racoleuse quand il le faut, reste une femme libre et lucide, de déguisement en déguisement. Quand Marlène sourit, en laissant tomber comme une invite, un peu de cendre de cigarette, quand elle joue la *Sonate au clair de lune* sur un piano à queue, se transforme en paysanne - boniche à l'état-major russe, ou revêt une combinaison d'aviateur, comment ne pas admirer, avant tout, le travail d'actrice ?

Le matin de cette exécution, en sa cellule, Marlène, vêtue de son ancien costume de demi-mondaine, plaque sur un piano, à en rompre les touches, les notes

d'une valse qui n'a pas la langueur romantique du *Beau Danube bleu*. Pour bien placer sa voilette, elle se mire dans la lame du sabre du jeune lieutenant qui doit commander le peloton. Dans la cour enneigée, il craque, et elle essuie ses larmes avec le bandeau qu'elle refuse de mettre sur ses yeux pour mourir fusillée. Pendant la confusion qui suit, elle passe son bâton de rouge sur sa lèvre et rajuste, comme au début, son bas. Scènes célèbres, citées avec dévotion par les cinéphiles. Sternberg les a inventées et filmées. Mais il n'a pu inventer cette intelligence et cette détermination qu'avait son interprète à être, pour le monde entier, Marlène Dietrich, c'est-à-dire elle-même. Le mythe est venu, si l'on peut dire, en plus.

Jacques Siclier
Le monde, le 30 janvier 1983

S'il n'y avait que le scénario de **Agent X 27** pour assurer la réputation de ce film, il y a bien longtemps qu'on n'en parlerait plus. Car il ne s'agit que d'une histoire fort conventionnelle au cours de laquelle une belle espionne refuse soudain de faire son métier tandis qu'un officier qui l'aime refuse de procéder à son exécution.

En somme, un méli-mélo, une de ces histoires bâtardes et invraisemblables que quelquefois Hollywood nous asséna.

Seulement, il y a un mais, il y en a même deux. Il y a Josef von Sternberg, il y a Marlène Dietrich.

C'est un couple, mais un couple sulfureux. Lui aime et hait tout à la fois la sublime star qu'il découvre à Berlin. Elle, en retour, éprouve les mêmes sentiments. A eux deux ils sont diaboliques dans la vie et dans leur film.

Et d'abord, ils sont artistes exprimant fondamentalement l'art baroque. Peut-être pour la première fois le cinéma se mesure-t-il aux dimensions de cet art qui est le plus mystérieux et le plus singulier du monde.

Alors, à eux deux, ils inventent une pla-

nète, un univers. Cela donne **L'impératrice rouge**, **Shangai Express** et ce film, de seconde zone peut-être mais intéressant, qu'est **Agent X 27**.

On ne peut pas ne pas se souvenir de certaines scènes et notamment celle de l'exécution. Comment oublier successivement le piano sur lequel Marlène Dietrich exécute quelques notes qui rappellent le passé, le petit chien qu'elle tient serré contre sa poitrine, le sabre que lui tend l'officier amoureux pour lui servir de miroir, enfin la silhouette de la vedette en tailleur presque Chanel se dirigeant à pas élégants mais sûrs vers le peloton d'exécution ? C'est invraisemblable, c'est délirant, mais c'est superbe. Nous avons là la vision presque pure du spectacle parfait, celui qui décolle et fracasse les notions bien terre à terre du temps et de l'espace.

Henri-François. Rey
Le Figaro, le 2 février 1983

Le réalisateur

Il est peu d'exemples à Hollywood d'une vie artistique aussi meurtrie, aussi brisée que celle de Josef von Sternberg, dont l'essentiel de l'oeuvre se réduit à une décennie entre **Les chasseurs de salut** (1925) et **La femme et le pantin** (1935). La plupart de ses treize films réalisés pendant cette période ont été produits par Paramount, la compagnie la plus sophistiquée, la plus cosmopolite de l'époque, la plus à même donc de comprendre ses ambitions esthétiques. Sternberg s'inscrit à contre-courant des deux tendances profondes - depuis Griffith - du cinéma américain, la représentation et la narration. Il est en un sens l'héritier de Maurice Tourneur, ce Français émigré en Californie qui signa des films picturaux où tout était sacrifié à l'atmosphère et au décor. Avec insolence Sternberg affichait le plus profond mépris pour toute idée de causalité dans le récit, pour tout souci de description

d'un milieu précis. Il a voulu créer un monde autonome gouverné par ses propres lois.

Pour continuer à créer dans une industrie toute-puissante face aux artistes, il lui fallut ruser. Et puisque n'importe quelle histoire lui convenait, il adopta les formules en usage pour mieux les subvertir. Des sept grands films qu'il tourna avec Marlène Dietrich, l'un appartient au genre de l'aventure coloniale (**Morocco**), un autre au film d'espionnage (**X 27**), un troisième au film historique (**L'impératrice rouge**) un quatrième au mélodrame familial (**Blonde Vénus**), etc. Sternberg a su jouer mieux que personne avec les stéréotypes du cinéma populaire qu'il traite avec une ironie cinglante.

Metteur en scène baudelairien, il a créé un univers de symboles et voué un culte à l'art et au style, valeurs suprêmes de son Panthéon personnel. La lumière est la déesse que vénère Sternberg, ce sont les jeux de la clarté et de l'obscurité qui le fascinent et donnent leur sens à ses films. Fait exceptionnel, il appartenait à la société des chefs opérateurs (ASC), et même si la photographie de ses films est signée de grands noms (Lee Garmes, Bert Glennon, Lucien Ballard), c'est lui qui en supervisa le moindre détail. Pour **L'impératrice rouge** il a inspiré les décors et les costumes, dirigé l'Orchestre symphonique de Los Angeles et même composé un morceau de violon pour une scène de banquet, poussant à l'extrême son souci de contrôle absolu.

L'univers de Sternberg est parallèle à notre univers mais ne le recoupe jamais. C'est un espace clos, étouffant qu'il sature d'objets et où il multiplie les rideaux, les filets, les voiles, les écrans, les portes coulissantes. L'homme et la femme y sont prisonniers, mais cet enfermement les rend plus libres pour l'expression de leurs désirs. Car Sternberg est le cinéaste de la sexualité et du fantasme qu'accentue le cadre exotique de ses actions. Il fétichise Marlène Dietrich en l'habillant de

plumes (**Shanghai Epress**), d'une peau de gorille (**Blonde Vénus**), d'un smoking (**Morocco**) ou d'un uniforme (**L'impératrice rouge**). Cette créature androgyne entretient un rapport sado-masochiste avec des hommes plus âgés, victimes consentantes, parfois étrangement proches par leur allure physique du metteur en scène lui-même tels Adolphe Menjou (**Morocco**) ou Lionel Atwill (**La femme et le pantin**). Betty Compson dans **Les damnés de l'océan**, Gene Tierney dans **Shanghai Gesture** ou Akemi Negishi dans **Anatahan** annoncent ou rappellent Marlène. Mais elles ne sont pour Sternberg, comme tous ses comédiens, que des tubes de couleur que l'on étale sur une toile.

C'est paradoxalement l'autre grand cinéaste de Paramount, Ernst Lubitsch, devenu directeur de la production, qui licencia Sternberg après plusieurs échecs commerciaux. Pendant les trente-cinq ans qu'il lui restait à vivre, Sternberg continua à collectionner des oeuvres d'art, signa quelques films sans importance et par deux fois put s'exprimer totalement dans **Shanghai Gesture** (1941) et **Anatahan** (1953) où il recréa une île du Pacifique en studio, regrettant que seule l'eau ne soit pas artificielle ! Dans cette oeuvre testament, Sternberg, dont la voix commente l'action, illustre une fois de plus une phrase clé de **Shanghai Gesture** : « *Ici tout peut arriver, à n'importe quel moment.* ». Il aura témoigné du pouvoir spirituel du cinéma, de sa capacité à nous surprendre sans cesse par l'exercice de la poésie.

Michel Ciment

Les rebelles de Hollywood

Filmographie

The salvation Hunters	1925
The masked bride	1925
The exquisite sinner	1926
The sea gull	1926

Underworld	1927
Les nuits de Chicago	
The last command	1928
Crépuscule de gloire	
The dragnet	1928
La rafle	
The docks of New York	1928
Les damnés de l'océan	
Thunderbolt	1929
L'assommeur	
The case of Lena Smith	1929
Le calvaire de Lena X	
Der Blaue Engel	1930
L'ange bleu	
Morocco	1930
Cœurs brûlés	
An american tragedy	1931
Une tragédie américaine	
Dishonored	1931
Agent X 27	
Blonde Venus	1932
Blonde Vénus	
Shangai express	1932
The scarlet Empress	1934
L'impératrice rouge	
The devil is a woman	1935
La femme et le pantin	
Crime and punishment	1935
Remords	
The King steps out	1936
Sa majesté est de sortie	
I Claudius	
(Inachevé)	
Sergent Madden	1939
Au service de la loi	
The Shanghai gesture	1941
Shangai	
The town	1944
Macao	1952
Le paradis des mauvais garçons	
The Saga of Anatahan	1953
Fièvre sur Anatahan	
Jet Pilote	1957
Les espions s'amusent	

Documents disponibles au France

Sternberg : Anthologie du cinéma
Sublime Marlène -éd. Ramsay poche
 cinéma
 (...)